

Ici la folle remua la tête en signe de doute.
 — Ma fille, dit le prêtre, est-ce que vous doutez de la bonté et de la puissance divines ?

— Non, j'y crois. Mais...

— Achevez...

— J'ai de la foi... Je n'ai plus d'espérance.

— Ne pas espérer dans le Seigneur, c'est pêcher...

— Oh ! ne croyez pas que je ne veuille pas de l'espérance, j'en ai besoin, j'en ai soif ; mais elle ne descend plus en moi... Regardez, je suis séchée et fanée comme l'herbe sur laquelle ne tombe plus la rosée." En parlant ainsi, la pauvre femme montrait ses mains et ses bras amaigris.

Marie était tout proche d'elle, et ne put s'empêcher de se saisir d'une de ses mains.

— Oh ! quel toucher, c'est l'ange !...

— Non, non, je ne suis point un ange.

— Qui donc êtes-vous ? vous qui avez tant de beauté, et qui semblez si bonne.

— Une fille qui cherche sa mère... Un être qui a souffert, pleuré autant que vous.

— Autant que moi, oh non ! " et elle agita encore la tête, comme pour dire : cela n'est pas possible !

"Marguerite, dit le curé, ce n'est pas bien de croire que d'autres n'ont pas eu, comme vous, leur part de malheur ; cette pensée-là peut éloigner de votre âme la charité. Qui se plaint trop soi-même, ne plaint pas assez les autres.

— Oh ! si elle a eu des souffrances comme celles que j'ai endurées..., je la plains du fond de mon cœur...

— J'ai ne me souviens pas d'avoir été embrassée par ma mère...

— Elle est donc morte quand vous étiez encore au berceau ?

— Non, elle vit encore...

— Vous lui avez donc été enlevée ?... Il y a des voleurs d'enfants !

— Non, on ne m'a pas volée à elle...

— La tendresse d'une mère pour son enfant est plus forte que tout.

— Le malheur..., d'impérieuses circonstances, dit le prêtre, commandent parfois de cruels abandons... Marguerite, croyez-vous qu'une femme, pour sauver son mari, ne peut pas momentanément abandonner son enfant.

— Quo me parlez-vous de sauver son mari ! moi, je n'ai pas sauvé le mien... Non, non, je n'ai sauvé personne, ils ont été tous les trois fusillés sur la place...

— Marguerite, rappelez votre pensée de ce lieu ensanglanté.

— Oh ! oui, bien ensanglanté !...

— Reportez votre souvenir ailleurs...

— Quand les balles l'ont frappé, il me regardait.

— Que votre imagination abandonne le rivage de Saint-Brieuc.

— Vous ne voulez donc pas que l'on pense aux morts ; tous les jours je prie Dieu pour ceux qui sont morts pour le roi.

— Oui, oui, gardez le souvenir de ceux qui ne sont plus... ; mais tout ce qui vous est cher n'est pas mort... Après votre mari, vous aimiez encore quelqu'un ? ...

— Oh ! oui, j'en prends à témoin le Dieu qui a fait le cœur d'une mère... J'aimais ma fille. La main qui me l'avait donnée me l'a ôtée...

— Dieu va vous la rendre...

— Pourquoi me dites-vous de ces paroles d'espérance ?

— Parce qu'il vous faut espérer.... je vous le répète, vous offensez Dieu en n'espérant pas....

— La tombe ne rend point à la lumière ceux qui ont descendus dans son obscurité.

— Mon père ! vous ne m'avez pas trompée depuis que je suis avec vous... Oh ! ne me trompez pas à présent.

— Je vous parle devant l'autel du Dieu de vérité.

— Ma fille vit encore ?

— Oui, elle a été emportée, pendant la nuit de Noël, de la pierre tournante de Clisson.

— Ah ! vous savez donc tout ? s'écria Marguerite en cachant son visage de ses mains ; vous savez que j'ai abandonné mon enfant !

— Pour aller sauver son père !... Marguerite, Dieu ne vous en a pas voulu, c'était un devoir.

— Et vous êtes sûr que je serai pardonnée ?

— J'en ai la certitude.

— Quoi ! mon isolement finira ?

— Oui.

— Je reverrai ma petite Marie !

— Oui, vous la reverrez... avec ses seize ans, sa grâce et sa pitié.

— Et pour quand me promettez-vous tant de bonheur ?

— Si je vous avais crue assez forte, je vous l'aurais déjà donné.

— Oh ! je suis forte... ; voyez, j'ai supporté seize ans de malheur, de larmes et d'angoisses !

— Serez-vous assez forte pour la joie et le bonheur ?

— Le bonheur, la joie, je ne sais plus ce que c'est... ; au ciel, c'est de voir Dieu ; ici-bas ce doit être de retrouver, d'embrasser son enfant !...

— Eh bien ! embrassez votre fille, s'est écriée Marie, qui s'est levée de son prie-dieu et qui a jeté ses bras autour de sa mère... ; embrassez l'enfant que vous avez tant pleurée et qui vous apporte tout son amour !...

— Mais ce n'est pas là ma petite Marie... ; c'est toujours l'ange.

— Ma mère, regardez moi... ; regardez cette médaille que vous aviez attachée à mon cou.

— C'est vrai... je me souviens... j'avais voué ma fille à la Sainte-Vierge.

— Elle a veillé sur moi, et aujourd'hui c'est dans cette chapelle qui lui est consacrée, c'est devant l'autel de la Mère des affligés que je vous suis rendu, et que je vous amène la famille qui m'a trouvée dans mon berceau.

— Oh ! toi qui me parles d'une voix si douce, toi que je prenais pour un ange, pour un des chérubins du ciel, tu es donc vraiment mon enfant ?

— Ma mère, est-ce que votre cœur ne vous dit rien pour moi ?

— Il me dit que si l'on me trompe, il se brisera de désespoir.

— Mais on ne vous trompe pas... ; ici tout le monde vous aime, et mes embrassements, mes baisers, mes larmes de joie qui baignent vos joues et vos mains, doivent vous prouver que je suis Marie, votre fille si longtemps perdue.

Mais qui a pu te sauver... ? car à présent je m'en souviens, il faisait bien froid, la nuit, quand je t'ai portée à la pierre tournante, j'avais mis sur toi ce que j'avais de plus chaud, j'avais bien fermé les rideaux de ton petit berceau... mais la bise glacée a dû te faire souffrir... pouvait te tuer... ; mais, hélas ! il